

ETTY HILLESUM

*Mon coeur est une écluse
où se pressent des flots de souffrance
toujours renouvelés.*
Journal, p. 726

Le prochain spectacle du Théâtre de Fortune devrait être une adaptation pour la scène du *Journal* et de la correspondance d'Etty Hillesum. Dans un premier temps, c'est un peu par hasard que j'ai découvert une version abrégée de ces textes, alors que je m'intéressais à l'oeuvre de Simone Weil. Plus récemment, après en avoir parlé avec Ginette Morin qui a participé à deux courtes pièces de Beckett montées en 2006, *Comédie* et *Catastrophe*, j'ai repris l'ouvrage d'Hillesum dans sa version intégrale, soit un millier de pages comportant un appareil critique très fourni qui permet de resituer les événements dans leur contexte et d'identifier la plupart des contemporains auxquels elle fait allusion. Mes notes de lecture se sont accumulées et je commence à entrevoir plus précisément la personnalité d'un être hors du commun qui, en l'espace de trois ans à peine, et sous la pression d'événements qui se précipitent, se trouve inexorablement confrontée au Destin. C'est d'ailleurs la lucidité avec laquelle elle y fait face qui, d'une certaine manière, fait d'elle l'héroïne qu'elle devient (mais elle n'aurait pas aimé ce mot) dans la grande nuit qui recouvre alors toute l'Europe. Lire son *Journal*, c'est donc assister, jour après jour, au mûrissement et à l'accomplissement de ce destin.

Lorsqu'elle commence à tenir son *Journal*, le 8 mars 1941, la jeune Etty (diminutif d'Esther) vient d'avoir 27 ans. Née le 15 janvier 1914 dans une famille juive peu pratiquante, elle grandit dans une petite ville des Pays-Bas. Elle allie à la curiosité intellectuelle de son père la vivacité passionnée de sa mère, Rebecca Bernstein, arrivée de sa Russie natale à la suite d'un pogrom. Elle est l'aînée de deux frères, Jaap qui entamera des études de médecine et Misha qui sera rapidement reconnu comme un jeune pianiste prodige. Après une scolarité au lycée de Deventer où son père est recteur, Etty poursuit ses études à Amsterdam. En 1937, elle emménage dans une pension, près du Concert-Gebouw, comme gouvernante au pair et entame une liaison avec son propriétaire Han Wegerif, un comptable de 58 ans, veuf depuis un an. Diplômée en droit public, Etty est plutôt une littéraire, très attirée aussi par la philosophie. Elle parle le français, l'allemand, le russe, fréquente les cercles socialistes, trotskystes, antifascistes. Chaleureuse, boute-en-train, elle connaît des périodes de dépression brèves, mais répétées, change d'amants facilement et mène parfois plusieurs liaisons de front. D'une façon générale, elle cherche à s'émanciper d'une famille tumultueuse où rôde la maladie mentale, ses deux frères séjournant à plusieurs reprises en établissements psychiatriques, en particulier le jeune Misha atteint de schizophrénie. Dès le début de son *Journal*, elle exprime le désir de trouver enfin un certain équilibre. « Ce que je veux, écrit-elle, c'est un seul homme pour toute une vie pour construire quelque chose ensemble. Au fond, toutes ces aventures m'ont rendu très malheureuse et m'ont déchirée. »

Un mois plus tôt, elle a rencontré Julius Spier, un psychothérapeute allemand, d'origine juive comme elle, émigré récemment aux Pays-Bas et de vingt-sept ans son aîné. La rencontre est foudroyante. Pendant plusieurs mois, elle est sa secrétaire et son amante, tout en luttant sans cesse pour retrouver son indépendance, car Julius n'est pas libre. La mort brutale de celui-ci, en

septembre 1942, la laisse démunie, mais elle s'engage résolument au service de la communauté juive d'Amsterdam, de plus en plus menacée par l'occupant nazi. Lucidement, elle constate : « Ce qui est en jeu, c'est notre perte et notre extermination. Aucune illusion à se faire là-dessus. » Déportée au camp de transit de Westerbork, en août 42, tout en continuant de soulager les plus faibles, elle trouve dans la lecture de Rilke, de Tolstoï et surtout de l'Évangile, les ressources d'une foi de plus en plus lumineuse. À la dernière page de son *Journal*, en date du 12 octobre 42, on lit : « J'ai rompu mon corps comme le pain et l'ai partagé entre les hommes. » Quelques jours plus tard, elle écrit : « Bien sûr, c'est l'extermination complète, mais subissons-la au moins avec grâce. » Le voyage s'achève à Auschwitz en septembre 43. Ses parents y sont officiellement morts le 10 septembre. Etty, le 30 novembre suivant; Misha, le 31 mars 44 et Jaap, au printemps 45, au camp de Bergen Belsen.

Tels sont les faits dans la brutalité de leur énoncé. Mais l'intérêt du *Journal* ne réside pas seulement dans le compte-rendu détaillé d'un quotidien riche d'enseignement sur le sort de la communauté juive d'Amsterdam et sur toutes les péripéties qui accompagnent la vie sentimentale d'une jeune femme tourmentée, éprise de liberté, mais toujours dépendante d'une vie familiale chaotique. Par-dessus tout, le *Journal* reste le récit d'une conquête de soi-même, d'un souci constant d'autonomie et d'une volonté d'assumer ses responsabilités dans un monde qui vacille et sombre peu à peu dans l'innommable. Jusqu'à sa rencontre décisive avec Julius Spier, son existence n'a été qu'un brouillon. L'influence de celui qu'elle considère comme un maître, la liaison passionnelle qui s'en suit pendant 18 mois, et surtout la précipitation des événements historiques accélèrent sa prise de conscience, la placent définitivement devant l'urgence de se mettre en règle avec soi.

Il serait naturellement futile de chercher à extraire de ses textes quelque chose qui ressemblerait à une doctrine ou à des principes de conduite. C'est d'abord la vivacité et l'authenticité de son écriture qui nous frappent, son souci d'être au plus près de son être intime, son esprit critique, ses sarcasmes, son autodérision souvent et quelquefois même sa violence lorsque, par exemple, elle refuse, sans la moindre hésitation, de donner vie à un être qu'elle n'a pas désiré. Répétons-le : Etty Hillesum reste, tout au long de sa brève existence, profondément ancrée dans les réalités de la vie matérielle, concrète, quotidienne. Pourtant, et cela peut sembler paradoxal, elle ne fera rien pour se mettre à l'abri, pour échapper aux menaces qu'elle entrevoit et pour chercher sous d'autres cieux un refuge pour donner libre cours à sa vocation d'écrivain. Dès l'occupation des Pays-Bas par les nazis, elle est et restera solidaire de l'Histoire qui s'y joue et des souffrances de sa communauté. « Je suis incapable d'intervenir activement pour me « sauver », cela me paraît absurde, m'agite et me rend malheureuse. »

Le 30 avril 1942 – cette date me semble capitale dans son itinéraire – elle confie à un ami qu'elle est prête à sceller par le mariage son union avec Julius Spier. « Pourrai-je, lui demande-t-elle, partager son sort s'il est envoyé en Pologne? » Et à cet ami qui reste dubitatif et qui connaît sans doute ses réticences maintes fois exprimées face au mariage, elle répond, tout à fait décidée : « Oui, je sais, on se retrouve tout simplement avec un destin au lieu d'une vie. » Mûre désormais pour assumer *un destin*. Le même jour, elle note : « Dans bien des années, les enfants apprendront en classe des histoires d'étoile jaune, de ghetto et de terreur et sentiront leurs cheveux se dresser sur la tête. Mais en parallèle à l'histoire des manuels scolaires, il y a une autre histoire qui court. » Celle qui échappe à l'historien, parce qu'elle touche à ce qu'il y a de plus intime et de plus secret au cœur de l'homme face au Destin. Si Hillesum ne se dissimule pas la gravité des

menaces, un certain détachement ne manque pas de nous surprendre. « Je me demande une fois de plus si je ne suis pas réellement *étrangère au monde*, dans la mesure où ces diverses mesures (référence aux multiples vexations et interdictions concernant la communauté juive) me touchent personnellement si peu. » Beaucoup, autour d'elle, mettent leurs espoirs dans un débarquement anglais, mais elle n'attend rien d'une telle entreprise. « Je crois, écrit-elle catégoriquement, qu'on doit se départir de tout espoir fondé sur le monde extérieur. » Nous sommes là au coeur même de son château intérieur. D'un côté : « Il n'est pas vrai que je veuille aller au-devant de mon anéantissement, un sourire de soumission aux lèvres ». De l'autre : « Je suis surtout reconnaissante de n'éprouver ni rancœur ni haine, mais de sentir en moi un grand acquiescement qui est bien autre chose que de la résignation ». Et pour finir : « Il faut devenir aussi simple et aussi muet que le blé qui pousse ou la pluie qui tombe. Il faut se contenter d'être ».

Parmi ceux qui lui ont ouvert la voie de cette réconciliation avec elle-même et de cet authentique *amor fati*, il faudrait citer, outre son propre maître, Julius Spier, Rilke qu'elle ne cesse de lire et de commenter, Tolstoï et Dostoïevski qu'elle traduit inlassablement, des poètes chinois qui lui font découvrir le Tao et surtout, dans les années cruciales qui précèdent sa déportation au camp de Westerbork, puis à Auschwitz, la Bible et tout particulièrement, dans le Nouveau Testament, les épîtres de Paul et l'Évangile de Mathieu qu'elle médite presque chaque jour. Le 23 septembre 1942, après avoir rencontré son ami Klaas Smelik, elle note : « Et j'ai répété une fois encore, avec ma passion de toujours, même si je me trouvais ennuyée, à force d'aboutir toujours aux mêmes conclusions : « C'est la seule solution, vraiment la seule, Klaas, je ne vois pas d'autre issue : que chacun de nous fasse un retour sur lui-même et extirpe et anéantisse en lui tout ce qu'il croit devoir anéantir chez les autres. Et soyons bien convaincus que le moindre atome de haine que nous ajoutons à ce monde nous le rend plus inhospitalier qu'il n'est déjà. » Et Klaas, le vieux partisan, le vétéran de la lutte des classes, a dit entre étonnement et consternation : « Oui, mais ce ... serait un retour au christianisme! » Et moi, amusée de tant d'embarras, j'ai repris sans m'émouvoir : « Mais oui, le christianisme : pourquoi pas? »

Les contraintes et les privations de toutes sortes qu'elle connaît à Amsterdam aboutiront au huis-clos du camp de transit de Westerbork. Elle y retrouve ses parents et son petit frère Misha. Chaque jour, elle veille sur eux comme sur tous ceux qui méritent d'être soutenus, en particulier les personnes âgées. Ce dévouement qui remplit toutes ses journées ne l'empêche pas de porter un regard lucide sur ce lieu d'apocalypse, véritable théâtre à ciel ouvert, où les individus se révèlent à nu, à vif. « L'extrême malheur qui saisit les êtres humains ne crée pas la misère humaine, il la révèle seulement. » Dans une de ses lettres, elle évoque leur détresse dès l'instant où ils ont été arrachés à leur position sociale, à leur notoriété et à leur fortune, désormais ombres errantes entre les barbelés. « Parmi ceux qui échouent sur cet aride pan de lande de cinq cents mètres de large sur six cents de long, on trouve aussi des vedettes de la vie politique et culturelle des grandes villes. Autour d'eux, les décors de théâtre qui les protégeaient ont été soudain emportés par un formidable coup de balai et les voilà, encore tout tremblants et dépaysés, sur cette scène nue et ouverte aux quatre vents qui s'appelle Westerbork. (...) Ils longent les minces barbelés, et leurs silhouettes vulnérables se découpent en grandeur réelle sur l'immense plaine du ciel. Il faut les avoir vu marcher ainsi. (...) Ils se retrouvent dans un espace vide, seulement délimité par le ciel et la terre et qu'il leur faudra meubler de leurs propres ressources intérieures – il ne leur reste plus rien d'autre. On s'aperçoit aujourd'hui qu'il ne suffit pas, dans la vie, d'être un politicien habile ou un artiste de talent. Lorsqu'on touche au fond de la détresse, la vie exige bien d'autres qualités. Oui, c'est vrai, nous sommes jugés à l'aune de nos ultimes valeurs humaines. » Dans une autre

lettre, elle reconnaît son incapacité à décrire la vie du camp dans toute sa complexité et, d'une certaine façon, son manque d'objectivité. Elle conçoit la possibilité d'un autre récit, « plus habité par la haine, l'amertume et la révolte ». « Je sais, poursuit-elle, que ceux qui haïssent ont pour cela de bonnes raisons. Mais pourquoi devrions-nous choisir toujours la voie la plus facile, la plus rebattue? »

Le défi auquel se trouve confrontée Etty Hillesum comme tant d'autres, à commencer par sa propre famille, est de faire face à un système qui repose sur l'anéantissement de toute volonté chez ceux qui seraient tentés de lui résister. La seule réponse qu'elle propose, certes difficile à mettre en œuvre et encore plus à faire partager par son entourage, est de « mobiliser ses forces intérieures ». En cela elle rejoint un Primo Levi qui, dans *Si c'est un Homme*, témoigne de son internement à Auschwitz en ces termes : « Ce qui a joué, c'est la volonté que j'ai tenacement conservée, même aux heures les plus sombres, de toujours voir en mes camarades et en moi-même, des hommes et non des choses, et d'éviter ainsi cette humiliation, cette démoralisation totale qui pour beaucoup aboutissaient au naufrage spirituel. » Mais ce qui est, chez P. Levi, de l'ordre du stoïcisme se transmue, avec Hillesum, en un altruisme nourri d'une véritable foi en la vie. Pour elle, le salut individuel est insuffisant, car c'est tout le genre humain, et au-delà toute forme de vie, qui mérite d'être sauvés du néant. Le combustible qui alimente sa foi ne dépend d'aucune doctrine, d'aucune théologie. Il s'entretient à partir de l'expérience vécue et d'un accord intime avec elle-même. Le Dieu qui l'inspire et qu'elle a quelque réticence à nommer est un dieu mendiant, un dieu blessé qui se cache au plus secret de chaque individu. « Et si Dieu cesse de m'aider, ce sera à moi d'aider Dieu (...) Aider Dieu autant que possible et si j'y réussis, eh bien je serai là aussi pour les autres. » Nulle prétention donc de s'élancer aux confins du ciel pour secourir Dieu. Tout juste le désir de le ranimer parmi les hommes, dans le cœur de ses contemporains, sur cette terre. « Parfois, au moment où on l'attend le moins, quelqu'un s'agenouille soudain dans un recoin de mon être. Je suis en train de marcher dans la rue, ou en pleine conversation avec un ami. Et ce quelqu'un qui s'agenouille, c'est moi. »

En ce qui concerne l'adaptation théâtrale à laquelle je dois maintenant me consacrer et qui évoluera sans doute au cours des ateliers préparatoires avec les comédiens, j'aurais pu choisir le huis-clos du camp de Westerbork comme matrice dramatique, mais je préfère recourir à une autre forme, librement inspirée du théâtre Nô et qui consiste à faire revivre un personnage (le *shite*) à travers les questions que lui pose « celui qui est sur le côté » (le *waki*). Cette forme de dialogue purement artificiel permettra, je pense, de sonder la riche personnalité d'Etty Hillesum, toute en nuances et en variations, souvent même impénétrable et d'en évoquer les multiples facettes. En ce qui concerne le jeu, elle entrera dans la lumière de la scène comme revenue de la mort, ne s'animant qu'à travers les questions qui lui sont posées. Parfois même, elle peut ne pas y répondre ou laisser la question en suspens pour y revenir plus tard. Elle est dans une autre réalité que celle où se situe l'Interrogateur, lequel peut aussi rappeler le rôle joué par le Coryphée dans la tragédie grecque. Il se tient donc le plus souvent à distance et, pendant une longue période du spectacle, parmi le public.

Jean-Marie Papapietro
Montréal, février 2019

NB.

Parmi les quelques ouvrages sur E.H. que j'ai lus à ce jour, il en est un que je voudrais signaler et qui mérite d'être médité comme en écho au *Journal* d'E.H. Paru en allemand en 1966, sous le titre *Jenseits von Schuld und Sühne, Par-delà le crime et le châtement*. n'a été traduit en français qu'en 1995 aux Éditions Actes-Sud. Son auteur : **Jean Améry**, autrichien, de son vrai nom Hans Mayer, réfugié en Belgique, puis torturé au fort de Breendonk avant d'être déporté à Auschwitz. Précieux témoignage, car c'est celui d'un humaniste agnostique qui ne trouve dans son bagage culturel nulle ressource pour alimenter sa résistance à la déshumanisation systématique que lui infligent quotidiennement ses bourreaux, dans un huis-clos où la tolérance fondamentale de l'intellectuel et son doute méthodique se changent inéluctablement en facteurs d'autodestruction. « Au camp, écrit-il, il apparaissait, plus clairement qu'à l'extérieur, que l'on n'avait que faire de l'État et de la lumière de l'Être. On pouvait *être* affamé, *être* fatigué, *être* malade. Mais dire que l'on *était*, sans plus, n'avait aucune sens. Quant à l'Être lui-même, c'était devenu une bonne fois pour toutes un concept irreprésentable qui nous semblait désormais creux et vide de sens. Se transposer en paroles au-delà de l'existence réelle était devenu un luxe inadmissible et un jeu non seulement futile, mais ridicule et méprisable. » Et il conclut de cette expérience: « Nous avons emporté la certitude désormais immuable à nos yeux que l'esprit dans sa plus grande étendue est un *ludus* et que nous ne sommes, ou plutôt, que nous n'étions, avant notre entrée dans le camp, rien d'autre que des *homines ludentes*. »

Jean Améry reconnaît toutefois, qu'à la différence des intellectuels sceptiques et humanistes, les croyants, qu'ils aient été chrétiens, juifs ou marxistes, trouvaient dans leur foi « un point fixe dans le monde à partir duquel ils pouvaient sortir l'État SS de ses gonds ». Et il précise : « Ce que j'ai cru comprendre m'est apparu de plus en plus comme une certitude : l'homme croyant, au sens le plus large du terme, que la foi qui l'anime soit métaphysique ou fondée sur une immanence, se dépasse lui-même. Il n'est pas prisonnier de son individualité, il fait partie d'un continuum spirituel que rien n'interrompt, même à Auschwitz. Il est à la fois plus éloigné et plus proche de la réalité que l'incroyant. Plus éloigné puisque dans son attitude essentiellement finaliste il laisse de côté les contenus donnés de cette réalité et fixe les yeux sur un avenir rapproché ou lointain; plus proche de la réalité, il l'est parce qu'il ne se laisse jamais surmonter par les faits qui le concernent, ce qui lui laisse le loisir d'agir énergiquement sur eux. Pour le non-croyant la réalité est, dans le pire des cas, une violence à laquelle il se rend, dans le meilleur des cas un sujet d'analyse. Pour le croyant elle est une argile qu'il modèle, un problème qu'il résout. »